S12.4:Y8/4
c.p. 717
URI

★

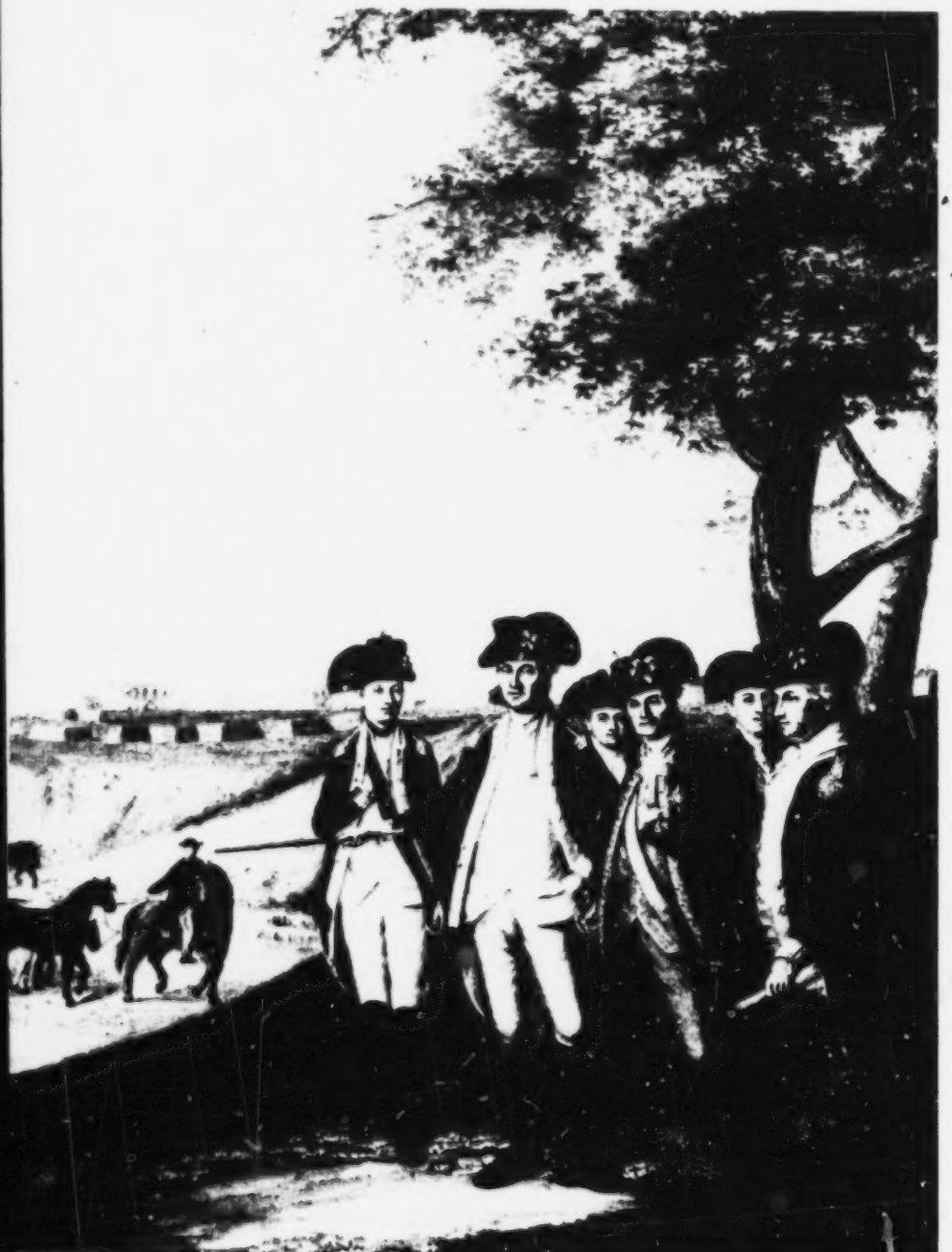
Yorktown: Cornerstone of Independence

★

Yorktown: Tournant de l'indépendance

★

COMPLETED



MICROFILMED FROM BEST
AVAILABLE COPY

★

Yorktown: Cornerstone of Independence

★

Yorktown: Tournant de l'indépendance

★

UNITED STATES DEPARTMENT OF STATE
Bureau of Public Affairs

October 19, 1981

★

Yorktown: Tournant de l'indépendance

★

Le dernier épisode de la révolution américaine s'est ouvert sur la reddition à Yorktown en Virginie, le 19 octobre 1781, de l'armée britannique dirigée par Lord Cornwallis aux forces alliées américaines et françaises placées sous le commandement de George Washington. Yorktown suivait la défaite infligée le 5 septembre par l'Amiral de Grasse à la flotte britannique commandée par l'Amiral Graves. Le coeur du conflit s'est ensuite déplacé du champ de bataille vers les négociations de paix menées à Paris.

De prime abord, ces batailles n'étaient pas concluantes. La Grande-Bretagne avait perdu une armée à Yorktown mais avait les moyens de la remplacer. Les forces britanniques restèrent retranchées à New York, Charleston et ailleurs le long de la côte atlantique, tandis que les forces navales britanniques rétablissaient leur domination sur l'Atlantique et marquaient la défaite de l'Amiral de Grasse dans les Caraïbes en avril 1782. Yorktown n'en fut pas moins la dernière véritable bataille de la guerre, la victoire décisive qui, s'ajoutant aux facteurs nationaux et politiques, devait dissuader les autorités britanniques de poursuivre le combat. Yorktown démontra la capacité et la détermination de la jeune nation américaine et de son allié français à rester sur le champ de bataille jusqu'à la conquête de l'indépendance. La bataille de Yorktown modifia le climat de l'opinion en Amérique et en Europe, et ouvrit la voie de la paix. La bataille de Yorktown, généralement considérée comme un tournant dans la révolution américaine, mettait un terme aux sombres perspectives entrevues jusqu'alors et établissait les bases des remarquables manoeuvres diplomatiques des délégués américains en Europe —Benjamin Franklin, John Adams et John Jay. L'aboutissement de leurs efforts et la conséquence ultime de la bataille de Yorktown furent le traité de paix de 1783 qui confirmait l'indépendance américaine.

★

Yorktown: Cornerstone of Independence

★

The final phase of the American revolution began with the surrender at Yorktown, Virginia, on October 19, 1781, of a British army under Lord Cornwallis to combined American and French forces commanded by George Washington. Yorktown followed the earlier defeat of a British fleet under Admiral Graves by French Admiral de Grasse on September 5. Thereafter the focus of the conflict shifted from the battlefield to peace negotiations conducted in Paris.

On the face of it, these battles were not conclusive. Britain lost an army at Yorktown but had the resources to replace it. British forces remained entrenched in New York, Charleston, and elsewhere along the Atlantic coast, while British naval forces reestablished their dominance in the Atlantic and defeated Admiral de Grasse in the Caribbean in April 1782. Nonetheless, Yorktown was the last real battle of the war, the decisive victory which, combined with domestic and political factors, dissuaded the British Government from pursuing the conflict. Yorktown demonstrated the capacity and determination of the new American nation and its French ally to remain in the field until independence was won. The battle of Yorktown changed the climate of opinion in America and in Europe and pointed the way to peace. The common perception of Yorktown as the pivotal battle of the American revolution reversed the dismal prospects which had existed before then and laid the foundation for the remarkable diplomatic maneuverings of the American commissioners in Europe—Benjamin Franklin, John Adams, and John Jay. The final fruit of their efforts and the ultimate consequence of the battle of Yorktown was the peace treaty of 1783 which confirmed American independence.

★

Perspectives antérieures à Yorktown

★

Les chances de conclure favorablement la révolte contre l'autorité britannique ne semblaient guère favorables au cours de l'hiver 1780 et du printemps 1781. Sur le front, Washington commandait une armée souvent dépourvue de solde, nourriture et vêtements adéquats. Les soldats s'engageaient pour de courtes périodes. Le risque de voir d'importantes portions de l'armée se dissoudre représentait une préoccupation constante. Pratiquement en faillite, le Congrès continental était contraint de s'en remettre à des prêts et à un appui financier incertains en provenance de l'étranger pour entretenir une armée en poste. Sur les océans, la flotte continentale ne pouvait que talonner la flotte britannique.

La Grande-Bretagne, en revanche, contrôlait les eaux atlantiques. L'armée britannique affrontant Washington sous le commandement de Sir Henry Clinton à New York était bien retranchée et correctement ravitaillée. Au sud, le contrôle maritime conférait à l'armée britannique, opérant sous le commandement de Lord Cornwallis dans les Carolines, une certaine mobilité tout en lui offrant un ultime refuge. Cornwallis était le meilleur commandant britannique sur le terrain, et c'est à son instigation que Clinton prépara une attaque de Charleston en Caroline du sud qui déboucha le 12 mai 1780 sur la prise de la ville et sur la reddition par le général Benjamin Lincoln de trois frégates continentales et d'une armée de près de 5.000 hommes. Cette défaite désastreuse et humiliante souleva des doutes sérieux en Amérique et en Europe quant aux chances de poursuite de la révolution. Sur la lancée de la victoire britannique à Charleston, Cornwallis dirigea

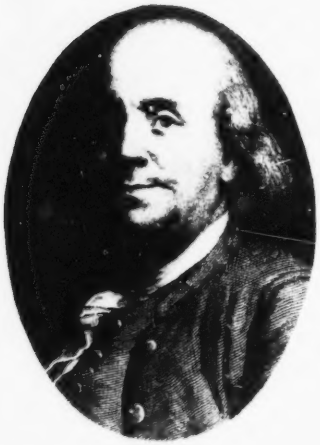
★

Prospects Before Yorktown

★

Prospects for a successful resolution of the revolt against British authority appeared bleak in the winter of 1780 and the spring of 1781. On the military front, Washington commanded an army which was often without pay, food, or adequate clothing. Recruits enlisted for short terms. The danger of the dissolution of significant portions of the army was a constant concern. Virtually bankrupt, the Continental Congress was forced to rely upon uncertain loans and financial support from abroad in order to keep an army in the field. On the sea the Continental navy could do no more than nip at the heels of the British fleet.

Britain, by contrast, controlled the Atlantic waters. The British army under Sir Henry Clinton opposing Washington in New York was well entrenched and well supplied. To the south, command of the sea gave mobility and ultimate refuge to the British army operating under Lord Cornwallis in the Carolinas. Cornwallis was the best British commander in the field, and at his instigation Clinton mounted an attack upon Charleston, South Carolina which led on May 12, 1781 to the capture of the city and the surrender by General Benjamin Lincoln of three Continental frigates and an army of nearly 5,000 men. This disastrous, humiliating defeat raised grave doubts in America and Europe about the revolution's continued viability. In the wake of the British success at Charleston, Cornwallis led his army into the Carolinas in an effort to crush the revolution in the south. Outnumbered American forces under Nathanael Greene and Daniel Morgan resorted to a guerrilla campaign to counter the British threat. Ameri-



Franklin

Benjamin Franklin n'était pas un nouveau-venu dans les cercles diplomatiques lorsqu'il fut nommé le 26 septembre 1776 à une commission tripartite chargée de la lourde responsabilité de gagner l'appui français à l'indépendance américaine. Il avait déjà exercé en Grande-Bretagne les fonctions de représentant de la Pennsylvanie entre 1757 et 1762, puis entre 1764 et 1775. Ses travaux scientifiques et littéraires avaient fait de lui le personnage le plus éminent de la société américaine de l'époque.

Les aristocrates et les intellectuels français voyaient en Franklin l'incarnation du savoir. Son portrait apparut bientôt sur des médaillons, bagues, montres et coffrets à tabac, tandis que les élégantes adoptaient une coiffure à la Franklin imitant le chapeau de fourrure qu'il portait en guise de perruque. Sa popularité facilita la reconnaissance par la France de l'indépendance américaine et la conclusion des traités d'alliance et de commerce de 1778.

Nommé ministre auprès de la France le 14 septembre 1778, Franklin présenta ses lettres de créance le 23 mars 1779, devenant ainsi le premier ministre américain reçu par un gouvernement étranger. Son domicile de Passy devint le centre de l'activité diplomatique américaine en Europe.

Franklin fit ensuite partie avec John Adams et John Jay de la Commission plénipotentiaire qui négocia le traité de paix avec la Grande-Bretagne.

Lorsque Thomas Jefferson succéda à Franklin en 1785, le ministre français des affaires étrangères, Vergennes, prononça ces paroles: "Est-ce vous, Monsieur, qui remplacez Monsieur Franklin?". A quoi Jefferson répondit: "Personne ne peut le remplacer, Monsieur; je ne suis que son successeur". (Photographie fournie par le Département d'Etat)

Benjamin Franklin was no stranger to diplomacy when he was appointed on September 26, 1776 to a three-man commission charged with the critical task of gaining French support for American independence. He had already served in Great Britain as an agent for Pennsylvania between 1757 and 1762 and again from 1764 to 1775. His scientific and literary endeavors had made him the most distinguished American of the age.

French aristocrats and intellectuals saw Franklin as the Enlightenment personified. His picture soon appeared on medallions, rings, watches, and snuffboxes, while fashionable ladies adopted the coiffure a la Franklin in imitation of the fur cap which he wore instead of a wig. His popularity prepared the way for France to recognize American independence and to conclude treaties of alliance and commerce in 1778.

Appointed Minister to France on September 14, 1778, Franklin presented his credentials on March 23, 1779, becoming the first American Minister to be received by a foreign government. His home at Passy became the center of American diplomatic activity in Europe. Franklin then served with John Adams and John Jay on the Plenipotentiary Commission that negotiated the peace treaty with Great Britain.

When Thomas Jefferson succeeded Franklin in 1785, the French Foreign Minister, Vergennes, said: "It is you, Sir, who replace Dr. Franklin?" Jefferson replied, "No one can replace him, Sir; I am only his successor." (Department of State photo)

can forces enjoyed some success in battles fought near Kings Mountain, South Carolina and at Guilford Courthouse, North Carolina, but when Cornwallis marched into Virginia in May 1781 he was virtually unopposed. On July 20, Cornwallis received an instruction from Clinton to prepare a base at Yorktown for expanded naval operations in the south.

Patriot hopes for a reversal of the momentum British forces enjoyed during the spring of 1781 rested to a considerable extent upon the landing at Newport, Rhode Island in July 1780 of the French army of 5,500 troops commanded by General de Rochambeau. Those hopes were colored by the fact that Rochambeau's army was pinned down by the British and forced to spend the winter at Newport. Unless and until Rochambeau could join Washington and coordinate efforts to challenge Clinton in New York or Cornwallis in Virginia, military prospects were limited. And any hope of forcing a decisive engagement with British forces backed up to the sea depended upon the unlikely prospect of gaining mastery of the sea.

Prospects on the diplomatic front were equally clouded during the difficult year before Yorktown. During the 5 years since independence, the United States had sought recognition and support from all of the major powers of Europe but had succeeded only with France. The remaining European powers, to which representatives of the new nation had been dispatched, had responded, at best, with studied indifference. Great Britain was a principal player upon the European stage with a predominant fleet. Although many in Europe were pleased to see Britain discomfited by a revolt within its empire, few were prepared to join the French in courting British wrath by endorsing the revolt.

The American diplomatic representatives sent to Europe by the Continental Congress to chip away at the generally icy response to U.S. overtures were of mixed ability and effectiveness. Some were awkward and ill at ease in the courtly world of 18th century diplomacy. Others confounded their efforts through an inflated sense of self-importance and revolu-

son armée vers les Carolines dans l'espoir de briser la révolution au sud. Numériquement inférieures, les forces américaines commandées par Nathanael Greene et Daniel Morgan entreprirent une campagne de guérilla pour faire face à la menace britannique. Les forces américaines marquèrent quelques victoires près de King Mountain en Caroline du sud et à Guildford Courthouse en Caroline du nord, mais lorsque Cornwallis pénétra en Virginie, en mai 1781, il ne rencontra pratiquement aucune résistance. Le 20 juillet, Cornwallis reçut de Clinton l'instruction de préparer à Yorktown une base pour répondre à l'élargissement des opérations navales dans le sud.

Les espoirs patriotes d'un renversement du courant favorable qui avait porté les forces britanniques durant le printemps 1781 reposaient dans une large mesure sur le débarquement à Newport dans l'île de Rhode Island, en juillet 1780, d'une armée française de 5.500 hommes commandée par le général de Rochambeau. Ces espoirs s'assombrirent lorsque l'armée de Rochambeau se trouva à la merci des Britanniques et contrainte de passer l'hiver à Newport. Tant que Rochambeau ne pouvait rejoindre Washington et regrouper ses forces pour affronter Clinton à New York ou Cornwallis en Virginie, les perspectives militaires étaient limitées. Et tout espoir d'engager une bataille décisive avec les forces britanniques repoussées jusqu'à la mer était subordonné à la possibilité peu probable de gagner le contrôle maritime.

Sur le front diplomatique, les perspectives furent aussi sombres pendant l'année difficile avant Yorktown. Au cours des cinq années qui suivirent l'indépendance, les Etats-Unis avaient cherché à être reconnus et soutenus par l'ensemble des grandes puissances européennes mais n'obtinrent satisfaction qu'auprès de la France. Les autres puissances européennes, où étaient envoyés des représentants de la jeune nation, avaient répondu, dans le meilleur des cas, par une indifférence affectée. La Grande-Bretagne jouait un rôle central sur la scène européenne avec sa flotte prédominante. Malgré le plaisir de bon nombre en Europe à voir la Grande-Bretagne défaite par une révolte ourdie dans son empire, peu étaient prêts à rallier les Français et s'attirer le courroux britannique en soutenant la révolte.

tionary zeal. Two, Arthur Lee and Silas Deane, had to be recalled because of their bitter personal and public feud, which also embroiled their supporters in the Continental Congress.

The first generation of American diplomats also included, on the other hand, some of the most capable and distinguished representatives the country has employed. Benjamin Franklin, world-reknowned scientist and philosopher, set a standard for diplomatic effectiveness in his efforts in France which remains an ideal for the American diplomatic corps. Franklin's fellow commissioners, John Adams and John Jay, possessed intelligence, integrity, and ability but suffered the frustrations common to those who extended their diplomatic efforts outside of France. Beyond France the diplomatic landscape for American representatives in Europe before Yorktown was largely a barren wasteland in which an audience of any sort with a senior government official was a significant accomplishment and the goal of achieving formal recognition and official acceptance at court a remote ideal.

In Spain, John Jay was appointed Minister to the Spanish court in 1779, replacing Arthur Lee, whose attempts to achieve any measure of recognition for the United States had failed. Despite Lee's failure, hope persisted in Philadelphia that active Spanish support for the revolution could be secured. Spain and France were linked together in the Bourbon Family Compact. Spain nursed longstanding grievances with respect to British infringements upon the Spanish colonial empire, and the Spanish crown was determined to secure the restoration of Spanish sovereignty over the British fortress of Gibraltar. On April 12, 1779, Spain signed a secret treaty with France at Aranjuez agreeing to join France in war with Britain. With this much to build on, Jay no doubt expected to achieve some success in his efforts to persuade Spain to adhere to the treaties of alliance and commerce signed by France and the United States in 1778. Instead, Jay spent 2 long, frustrating years in Madrid, effectively cut off from the court, existing in good part upon occasional, grudging donations from the Principal Minister of the Spanish Crown, the Conde de Floridablanca. Floridablanca was no

Les représentants de la diplomatie américaine délégués en Europe par le Congrès continental avec pour mission de redresser l'attitude généralement glaciale réservée aux ouvertures américaines ne brillaient pas par leur compétence et leur efficacité. Certains étaient maladroits et mal à l'aise dans le monde raffiné de la diplomatie du XVIIIe siècle. D'autres gâchaient leurs efforts, empreints qu'ils étaient d'un sens exagéré de leur propre importance et de zèle révolutionnaire. Deux d'entre eux, Arthur Lee et Silas Deane, durent être rappelés en raison d'amères inimitiés personnelles et publiques, qui brouillèrent également leurs partisans au Congrès continental.

Par ailleurs, la première génération de diplomates américains compta également certains des plus brillants et distingués représentants qui eussent servi le pays. Benjamin Franklin, savant et philosophe renommé, créa un précédent d'efficacité diplomatique par ses démarches en France, qui reste un modèle pour le corps diplomatique américain. Les délégués John Adams et John Jay, collègues de Franklin, possédaient l'intelligence, l'intégrité et la compétence mais connurent les mêmes frustrations que ceux qui déployaient leurs efforts diplomatiques hors de France. Au-delà de la France, le paysage diplomatique pour les représentants américains en Europe avant Yorktown se réduisait essentiellement à un désert où la moindre entrevue avec un haut fonctionnaire marquait une victoire de taille et où l'objectif de se faire officiellement reconnaître et accepter à la cour restait un idéal hors d'atteinte.

En Espagne, John Jay fut nommé ministre auprès de la cour d'Espagne en 1779, remplaçant Arthur Lee, dont les tentatives d'obtenir une quelconque marque de reconnaissance des Etats-Unis n'avaient pas abouti. Malgré l'échec de Lee, on gardait l'espoir à Philadelphie de pouvoir s'assurer l'appui actif de l'Espagne pour la révolution. L'Espagne et la France étaient liées par la famille des Bourbon. L'Espagne nourrissait des griefs de longue date à l'égard des Britanniques pour avoir entamé l'empire colonial espagnol, et la couronne espagnole était résolue à rétablir la souveraineté espagnole dans la forteresse britannique de Gibraltar. Le 12 avril 1779, l'Espagne signa un traité secret avec la France à Aranjuez ratifiant son engagement à soutenir la France contre la Grande-Bretagne. Sur ces bases, Jay escomptait sans nul doute obtenir certaines satisfactions dans sa tâche de persuader l'Espagne d'adhérer aux traités d'alliance et de commerce signés par la France et les

friend of Britain, but Spain had interests to protect in Florida and along the Mississippi River. Floridablanca also was concerned that the flames of revolution might spread, by successful example, from British to Spanish colonies in the Americas.

John Adams enjoyed little better success in his efforts in 1780 to secure Dutch support. Adams hoped to build upon the republican traditions of the United Provinces to win support for the American cause, but he discovered that Dutch commercial traditions and innate caution ruled the day. The prospect of war with Britain held no charm for the Dutch, and Adams found few Dutch banking houses willing to consider loans to fuel the American revolt. Dutch businessmen carried on a profitable contraband trade with the United States through the Dutch West Indian island of St. Eustatius, and Adams found this to be one more obstacle, because the Dutch feared the disruption of this trade in the event of a breach with Britain. Finally, Adams had to contend with the fact that Willem V, Stadholder of the United Provinces, a grandson of George II of England, was openly Anglophile in his sympathies. Ironically, Britain declared war on Holland in December 1780 on the pretext that the Dutch were contemplating a treaty with the rebellious American states. After the outbreak of war between Britain and Holland, the Dutch were somewhat more receptive to Adams' arguments and the Dutch bankers more prepared to negotiate a loan. However, Adams was unable to persuade the Dutch to negotiate a treaty with the United States or to recognize American independence.

Russia presented a different challenge to American diplomacy. Viewed optimistically from Philadelphia, the court of Catherine II at St. Petersburg seemed to offer some prospect of recognition and support. Unlike Spain and Holland, Russia had no complicating commercial or imperial interests that were imperiled by the American revolt, and Catherine was thought to view the revolution with some sympathy. Russia did, nevertheless, fear that an independent United States would prove to be a commercial rival. This attitude dampened support for the American cause.

Empress Catherine was a

Etats-Unis en 1778. Il n'en fut rien: Jay passa deux longues et frustrantes années à Madrid, véritablement isolé de la cour, vivant en grande partie de donations occasionnelles chichement accordées par le ministre principal de la couronne d'Espagne, le Conde de Floridablanca. Ce dernier n'était pas ami de la Grande-Bretagne, mais l'Espagne avait des intérêts à défendre en Floride et le long du fleuve Mississipi. Floridablanca craignait également que les flammes de la révolution ne s'étendissent, par contagion du succès, des colonies britanniques aux colonies espagnoles des Amériques.

John Adams ne fut guère plus heureux dans sa tentative en 1780 de gagner l'appui des Pays-Bas. Adams souhaitait s'appuyer sur les traditions républicaines des Provinces Unies pour gagner l'appui de la cause américaine mais s'aperçut que les traditions commerciales néerlandaises et une prudence innée étaient de mise. Les perspectives d'une guerre avec la Grande-Bretagne n'avaient aucun attrait aux yeux des Pays-Bas, et Adams trouva peu d'institutions bancaires hollandaises désireuses d'envisager l'octroi de prêts pour alimenter la révolte américaine. Les hommes d'affaires hollandais menaient un commerce de contrebande fort rentable avec les Etats-Unis par le relais de l'île hollandaise de St Eustache située dans les Antilles; Adams rencontra là un obstacle de plus, car les Hollandais craignaient de voir ce commerce perturbé par un éventuel conflit avec la Grande-Bretagne. Enfin, Adams devait faire face au fait que Willem V, stathouder des Provinces Unies et petit-fils de George II d'Angleterre, était ouvertement anglophile. L'ironie du sort voulut que l'Angleterre déclarât la guerre à la Hollande en décembre 1780 sous prétexte que les Hollandais envisageaient un traité avec les Etats américains rebelles. Lorsqu'éclata la guerre entre la Grande-Bretagne et la Hollande, les Hollandais se montrèrent légèrement plus réceptifs aux arguments d'Adams et les banquiers hollandais plus enclins à négocier un prêt. Adams fut cependant incapable de persuader les Hollandais de négocier un traité avec les Etats-Unis ou de reconnaître l'indépendance américaine.

La Russie a représenté un autre défi pour la diplomatie américaine. Vue d'un oeil optimiste depuis Philadelphie, la cour de Catherine II à Saint-Pétersbourg semblait laisser des espoirs de reconnaissance et de soutien. A la différence de l'Espagne et de la Hollande, la situation de la Russie n'était pas compliquée par des intérêts commerciaux on impérialistes

moving force in the League of Armed Neutrality formed in 1780 to champion the rights of neutral nations to trade with belligerents against the determination of Britain to use its naval superiority to control such trade. The Continental Congress viewed the establishment of the League as an opportunity and dispatched Francis Dana, John Adam's secretary, to St. Petersburg to secure recognition from Russia, negotiate a commercial treaty, and obtain membership in the League. The latter objective was a measure of the naiveté of the new American government. Even had Catherine been prepared to grant recognition to the United States, she could hardly have sponsored American membership in a league of neutral states without compromising the basic premise of the organization. Catherine showed no interest in any of the American objectives. Russia had substantial commercial dealings with Britain to consider, and Catherine looked to serve as a mediator in the dispute between Britain and the former British colonies. As a mediator, Russia could not extend recognition to the American Government nor receive its emissary at court. Dana, unable to speak either Russian or French, spent 2 lonely years in St. Petersburg, accomplishing very little.

Congress also commissioned John Adams in the fall of 1779 to negotiate a peace treaty with Great Britain based upon the principle of independence and to conclude a treaty of commerce. There was little prospect of Adams succeeding before Yorktown turned the tide of battle in America. During this time Adams devoted his efforts to relations with the French court and to the effort to secure financial and political support from the Dutch Government. Adam's blunt, uncompromising diplomatic style did not sit well with the French court or with the French Foreign Minister, the Comte de Vergennes, who preferred to deal with the courtly, adroit American Minister to France, Benjamin Franklin.

In June 1781, the Continental Congress expanded the commission which empowered Adams to treat with Britain to include Benjamin Franklin, John Jay, Thomas Jefferson, and Henry Laurens. Jefferson declined, for personal reasons, to serve as commissioner, and Laurens was captured on his way to

mis en cause par la révolte américaine, et on connaissait la sympathie que Catherine nourrissait à l'égard de la révolution. La Russie craignait néanmoins que des Etats-Unis indépendants ne devinssent un concurrent commercial. Cette attitude tiédit le soutien de la cause américaine.

L'impératrice Catherine joua un rôle moteur dans la Ligue de la neutralité armée constituée en 1780 pour défendre les droits des pays neutres à commercer avec les belligérants contre la détermination de la Grande-Bretagne à user de sa supériorité navale pour contrôler ce négoce. Le Congrès continental entrevit une possibilité dans la création de la Ligue et envoya Francis Dana, secrétaire de John Adams, à Saint-Pétersbourg afin de s'assurer que la Russie reconnaissait son pays, de négocier un traité de commerce et d'entrer dans la Ligue. Ce dernier objectif était révélateur de la naïveté du nouveau gouvernement américain. Au cas même où Catherine aurait été prête à reconnaître les Etats-Unis, elle n'aurait pu décemment recommander l'appartenance des Américains à une Ligue d'Etats neutres sans compromettre le fondement de l'organisation. Catherine ne montrait aucun intérêt pour les objectifs américains, quels qu'ils fussent. La Russie traitait d'importantes affaires avec la Grande-Bretagne, et Catherine essayait de servir de médiateur dans le conflit opposant la Grande-Bretagne aux anciennes colonies britanniques. En qualité de médiateur, la Russie ne pouvait ni reconnaître le gouvernement américain ni recevoir son émissaire à la cour. Incapable de parler le russe ou le français, Dana passa deux années solitaires à Saint-Pétersbourg sans pouvoir accomplir grand chose.

Le Congrès envoya également John Adams à l'automne 1779 pour négocier un traité de paix avec la Grande-Bretagne, fondé sur le principe d'indépendance, et conclure un traité de commerce. Les chances de succès d'Adams étaient maigres avant que Yorktown ne changeât l'issue de la bataille en Amérique. Dans l'intervalle, Adams consacra ses efforts aux relations avec la cour de France et à la consolidation de l'appui financier et politique du gouvernement hollandais. Le style diplomatique abrupt et intransigeant d'Adams ne plut guère à la cour de France ni au ministre des affaires étrangères, le Comte de Vergennes, qui préféra traiter avec le courtois et adroit ministre américain chargé des relations avec la France, Benjamin Franklin.

En juin 1781, le Congrès

Europe and spent most of the remainder of the war in the Tower of London. The three remaining commissioners had little to do while George III and the British Government of Lord North held firm in their determination to maintain the American colonies within the empire.

The critical link forged between the United States and France in 1778 was the one exception to the lack of American diplomatic success before Yorktown. The first and only alliance established by the United States until the 20th century was built, in good measure, upon the remarkable efforts of Vergennes and Franklin. Vergennes perceived the American rebellion as an opportunity to restore the balance of power in Europe and to revenge the humiliation suffered by France at the hands of Britain in 1763. Franklin, a practiced diplomat who cut a Rousseauean figure in French society, pointed out the compatibility of French and American interests. Further, he built upon the credibility established for the revolution by the victory at Saratoga in October 1777 and negotiated with Vergennes treaties of alliance and commerce on February 6, 1778. Thereafter, Louis XVI opened his coffers freely in support of the American revolution.

Between 1778 and 1782, Louis XVI provided over 5 million 18th century dollars in direct support from his own funds and from the national treasury. France spent an additional 600 million livres, or 120 million dollars, for troops and fleet maintenance during the same period. The cost of supporting the conflict seriously strained French resources, however. Despite the dispatch of Rochambeau's army, prospects for success in America seemed so remote at the beginning of 1781 that Foreign Minister Vergennes gave serious thought to the mediation proposals of Russia and Austria. These called for a territorial settlement based on the actual possession of land at the time of settlement. This was totally unacceptable to the American commissioners. Yorktown came at a critical time for American diplomacy and demonstrated that peace could be won on American terms.

continental élargit la commission qui avait autorisé Adams à traiter avec la Grande-Bretagne en y faisant entrer Benjamin Franklin, John Jay, Thomas Jefferson et Henry Laurens. Jefferson refusa pour des raisons personnelles le poste de délégué, et Laurens fut fait prisonnier en se rendant en Europe et passa la majeure partie de la fin de la guerre dans la Tour de Londres. Les trois derniers délégués se voyaient désoeuvrés alors que George III et le gouvernement britannique de Lord North défendaient fermement leur intention de maintenir les colonies américaines au sein de l'empire.

Le lien privilégié établi entre les Etats-Unis et la France en 1778 fut la seule exception dans la série d'échecs diplomatiques essuyés par les Américains avant Yorktown. La première et unique alliance conclue par les Etats-Unis avant le vingtième siècle fut établie, dans une large mesure, grâce aux remarquables efforts de Vergennes et Franklin. Vergennes vit dans la rébellion américaine le moyen de rétablir l'équilibre des forces en Europe et de venger l'humiliation subie en 1763 par la France face aux Britanniques. Franklin, diplomate averti dont le personnage "rousseauesque" était connu de la société française, fit ressortir la compatibilité des intérêts français et américains. Par ailleurs, il tira parti de la crédibilité acquise par la révolution grâce à la victoire de Saratoga en octobre 1777, et négocia avec Vergennes des traités d'alliance et de commerce le 6 février 1778. Dès lors, Louis XVI ouvrit plus volontiers ses coffres pour soutenir la révolution américaine.

Entre 1778 et 1782, Louis XVI offrit plus de 5 millions de dollars du dix-huitième siècle de ses deniers personnels et du trésor national. La France dépensa un complément de 600 millions de livres, soit 120 millions de dollars, pour l'entretien des troupes et de la flotte pendant la même période. Cependant, le coût du financement du conflit devait sérieusement entamer les ressources françaises. Bien que l'armée de Rochambeau fût envoyée à la rescousse, les chances de victoire en Amérique semblaient si lointaines au début de 1781 que le ministre des affaires étrangères Vergennes étudia sérieusement les propositions de médiation de la Russie et de l'Autriche. Ces dernières suggéraient un règlement territorial fondé sur la détention effective de terres au moment de la résolution. Le principe était totalement inacceptable pour les représentants américains. Yorktown intervint à un moment critique pour la diplomatie américaine et apporta la preuve que la paix pouvait être conclue suivant les termes américains.

★

Victory at Yorktown

★

The tide began to turn for the American cause on May 21, 1781, when Generals Washington and Rochambeau met at Wethersfield, Connecticut to plan the campaign which decided the war for independence. Washington favored an attack upon the closest enemy, General Clinton's army in New York. Rochambeau proposed an operation against the more vulnerable Cornwallis in Virginia. The French plan was premised upon naval superiority to be achieved by the fleet Admiral de Grasse was bringing to American waters. The plan also depended upon deceiving Clinton as to the point of attack in order to prevent both an effort to intercept French and American forces moving south and the reinforcement of Cornwallis' army. Rochambeau's plan represented a gamble and called for a long forced march, to be coordinated with uncertain naval action, but it offered the best prospect for a critically important success. On August 14, word reached the allied armies in New York that de Grasse was moving toward the Chesapeake Bay with 29 warships and 3,300 soldiers. That settled the issue. Washington left 3,500 troops in New York under General William Heath to distract Clinton, and the joint American-French army began to march south.

Misinformation and caution kept Clinton in New York while the allied armies pushed through New Jersey. On September 2, Washington marched into the cheering city of Philadelphia. Rochambeau's columns arrived in Philadelphia the following day, and the French soldiers in their multicolored uniforms crowned with plumes caused a sensation in the

★

Victoire de Yorktown

★

La fortune commença de tourner au profit de la cause américaine le 21 mai 1781, lorsque les généraux Washington et Rochambeau se rencontrèrent à Wethersfield, dans le Connecticut, pour préparer la campagne décisive de la guerre d'indépendance. Washington suggérait d'attaquer l'ennemi le plus proche, l'armée du général Clinton à New York. Rochambeau recommandait de lancer une opération contre Cornwallis, dont la position en Virginie était plus vulnérable. Le plan français reposait sur la supériorité navale escomptée de la flotte que l'Amiral de Grasse dirigeait vers les eaux américaines. Le plan prévoyait également de tromper Clinton sur le point d'attaque afin de contrecarrer tant les efforts d'interception de l'avancée vers le sud des forces françaises et américaines que le renforcement de l'armée de Cornwallis. Le plan de Rochambeau tenait du quitte ou double et entraînait une longue marche forcée, soutenue par une action navale incertaine, mais il offrait les meilleures chances de victoire, laquelle serait décisive. Le 14 août, les forces alliées à New York eurent vent que De Grasse avançait vers la baie de Chesapeake avec 29 vaisseaux de guerre et 3.300 hommes. Ceci régla la question. Washington laissa 3.500 hommes à New York sous le commandement du général William Heath pour détourner l'attention de Clinton, et l'armée franco-américaine entama sa marche vers le sud.

Le manque d'informations et la prudence retinrent Clinton à New York tandis que les forces alliées pénétraient dans le New Jersey. Le 2 septembre, Washington entrait dans la ville de Philadelphie en liesse. Les colonnes de Rochambeau arrivèrent à Phi-

capital. In a race against time, the armies moved on toward Virginia on September 5. Admiral de Grasse had orders to pursue a campaign in the Caribbean as well and had been instructed to return to the West Indies no later than October 15. Thus Washington had little time to close the trap on Cornwallis. On September 9, he pushed ahead of his troops at Baltimore and, after a full day's ride, turned his horse up the lane toward his stately home at Mount Vernon for the first time in more than 6 years. Washington entertained Rochambeau and his staff at Mount Vernon on September 11, unaware that the fate of the Yorktown campaign had just been decided off the Virginia capes.

The critical struggle for control of the sea began on August 31 when British Admiral Graves put to sea from New York after receiving word that French Admiral Barras had left Newport. Barras, with eight battleships, was ferrying vital siege guns and food stores to the Chesapeake. Graves sailed from New York with 19 ships of the line expecting to annihilate the eight-ship squadron under Barras. Graves did not know that de Grasse and his fleet of 29 ships had reached the mouth of the Chesapeake the day before.

De Grasse was engaged in landing the army he had brought from the West Indies under the command of the Marquis de Saint-Simon when Graves arrived at the Chesapeake on September 5. De Grasse had been expecting Barras rather than the British fleet and was caught with almost 1,900 officers and sailors on shore. Fortunately for the French, Admiral Graves was thunderstruck by the size of the French fleet before him and did not take advantage of his opportunity. Instead of attacking immediately with the wind behind him, Graves stood off and allowed de Grasse to collect his crews and struggle into open water. Thereafter, the two fleets encountered each other in classic 18th century line-of-battle style. Although de Grasse had the advantage by five ships, the British fleet was entirely copper-bottomed and had a distinct sailing edge. Graves sent his fleet into battle at an ineffective angle, however, and the French fleet took advantage of the error to earn at least a draw in the battle fought off the Virginia capes on September 5. The two fleets maneuvered for position

Jay

John Jay, avocat doué et compétent issu d'une riche famille de négociants new-yorkaise, fut élu président du Congrès continental en 1778 à l'âge de 32 ans. L'année suivante, le Congrès nomma Jay au poste délicat et important de ministre plénipotentiaire à la Cour d'Espagne. En juin 1781, les responsabilités de Jay furent étendues par sa nomination à la commission chargée des négociations de paix avec la Grande-Bretagne. Grand, élancé, gracieux et distingué, Jay avait la classe d'un courtisan. Il était par ailleurs entêté et méfiant, et son expérience en Espagne l'avait rendu frustré. Après avoir pris part aux négociations du Traité de Paris en 1783, Jay refusa le poste de ministre auprès de la Grande-Bretagne et de la France, et regagna les Etats-Unis pour découvrir qu'il avait été nommé secrétaire aux affaires étrangères par le Congrès continental. Jay fut chargé des relations étrangères de la jeune nation jusqu'à son remplacement par Thomas Jefferson en 1790. (Photographie fournie par le Département d'Etat)

John Jay, a bright and capable lawyer from a prosperous commercial family in New York, was elected President of the Continental Congress in 1778 at the age of 32. The following year, Congress appointed Jay to the delicate and important post of Minister Plenipotentiary to the court of Spain. In June 1781 Jay's responsibilities were expanded with his appointment to the commission empowered to treat with Britain for peace. Tall, slender, graceful and well-spoken, Jay had the polished air of a courtier. He was, on the other hand, stubborn and suspicious, and he became thoroughly frustrated by his experience in Spain. After helping negotiate the Treaty of Paris of 1783, Jay declined the post of minister to Great Britain and to France and returned to the United States to find that he had been drafted by the Continental Congress as Secretary of Foreign Affairs. Jay had responsibility for the foreign relations of the new nation until replaced by Thomas Jefferson in 1790. (Department of State photo)

Adams

La sélection de John Adams, qui devait devenir le second président des Etats-Unis, pour représenter les Etats-Unis à l'étranger pendant la lutte révolutionnaire ne fut une surprise pour personne. Adams fut chargé en 1779 par le Congrès continental de négocier un traité de paix et de commerce avec la Grande-Bretagne. En 1781, la commission chargée des négociations avec la Grande-Bretagne fut élargie par l'entrée de Benjamin Franklin, John Jay, Thomas Jefferson et Henry Laurens. Adams était un avocat du Massachusetts, capable et éminent, qui débordait d'ardeur révolutionnaire. Sa ferme détermination de préserver les intérêts américains rendit en fin de compte service à la république. Cependant, sa personnalité et son style diplomatique n'étaient guère faits pour les usages de la diplomatie européenne. Diversement qualifié d'inflexible, maladroit, vaniteux, entêté et pharisaïque, Adams eut pour rôle en France de rehausser les qualités opposées de Franklin. Adams n'en vit pas moins ses efforts en Hollande couronnés de succès et fit d'importantes contributions aux négociations qui conduisirent au Traité de Paris en 1783. (Collection du Parc national historique de l'Indépendance)

John Adams, later to be the second President of the United States, was an obvious choice to represent the United States abroad during the revolutionary struggle. In 1779, Adams was given responsibility by the Continental Congress for negotiating a treaty of peace and commerce with Great Britain. In 1781, the commission to treat with Britain was expanded to include Benjamin Franklin, John Jay, Thomas Jefferson, and Henry Laurens. Adams was an able and prominent Massachusetts lawyer who burned with revolutionary intensity. His unbending determination to maintain American interests ultimately served the republic well. His personality traits and diplomatic style did not, however, mix well with the world of European diplomacy. Described variously as inflexible, awkward, vain, opinionated and self-righteous, Adams served the function in France of highlighting the contrasting qualities of Franklin. Nonetheless, Adams achieved significant success in his efforts in Holland and made important contributions to the negotiations which led to the Treaty of Paris in 1783. (Independence National Historical Park Collection)

Marriage of Louis XVI and Marie Antoinette, by John Trumbull. Yale University Art Gallery.

Le mariage de Louis XVI et de Marie-Antoinette, par John Trumbull. Yale University Art Gallery.

Marriage of Louis XVI and Marie Antoinette, by John Trumbull. Yale University Art Gallery.

Le mariage de Louis XVI et de Marie-Antoinette, par John Trumbull. Yale University Art Gallery.

Vergennes

Charles Gravier, comte de Vergennes, fut le ministre français des affaires étrangères de 1774 à sa mort en 1787 à l'aube de la révolution française. Judicieux, digne et conservateur, Vergennes descendait d'une famille de magistrats et avait été éduqué dans les traditions courtoises du corps diplomatique français. De par son origine et son caractère, il se méfiait des idées et institutions novatrices, mais fut un serviteur loyal et efficace de la couronne, qui estimait que la diplomatie avait pour finalité de servir l'intérêt de l'Etat. Il vit dans la révolte américaine l'occasion de servir les intérêts de la France au détriment de ceux de la Grande-Bretagne. (Collection du Parc national historique de l'Indépendance)

Charles Gravier, Comte de Vergennes, was Foreign Minister of France from 1774 until his death on the eve of the French Revolution in 1787. Prudent, dignified, and conservative, Vergennes was descended from a family of magistrates and schooled in the courtly traditions of the French diplomatic service. Vergennes' background and point of view made him suspicious of innovations in ideas and institutions, but he was a pragmatic and devoted servant of the crown who viewed the purpose of diplomacy as the advancement of the self-interest of the state. He saw in the American rebellion an opportunity to advance the interests of France at the expense of those of Britain. (Independence National Historical Park Collection)

Lafayette

En août 1775, un officier de 17 ans de l'armée française questionnait un visiteur au sujet d'une rébellion dans les colonies américaines de l'Angleterre. Le marquis de La Fayette fut inspiré par ce qu'il entendit. Un nouveau monde allait naître; de même, l'occasion allait se présenter de venger la défaite française et la mort de son père au cours de la guerre de Sept Ans. Il donna sa démission de l'armée et fit route sur l'Amérique en avril 1777. Bien que se méfiant des aventuriers étrangers, le Congrès continental promut La Fayette au grade de major général. Blessé au combat de la Brandywine, il endura l'hiver à Valley Forge et devint un collègue de confiance de Washington. La Fayette commanda les forces américaines en Virginie pendant l'été de 1781, harcelant les Britanniques jusqu'à ce que Cornwallis se retire de Yorktown. Les forces de La Fayette rejoignirent alors Washington et Rochambeau pour remporter la victoire finale. (Collection du Parc national historique de l'Indépendance)

In August 1775, a 17-year-old French army officer questioned a visitor about a rebellion in England's American colonies. What the Marquis de Lafayette heard inspired him. A new world was coming into being, along with opportunities to avenge France's defeat and his father's death in the Seven Year's War. He resigned from the army and sailed for America in April 1777. Although suspicious of foreign adventurers, the Continental Congress voted Lafayette the rank of Major General. Wounded at the battle of Brandywine, he endured the winter at Valley Forge and became a trusted colleague of Washington. Lafayette commanded American forces in Virginia during the summer of 1781, harrassing the British until Cornwallis withdrew to Yorktown. Lafayette's forces then joined with Washington and Rochambeau for the final victory. (Independence National Historical Park Collection)

ladelphie le jour suivant, et les soldats français en uniformes multicolores couronnés de plumes firent sensation dans la capitale. Engageant une course contre la montre, les armées avancèrent vers la Virginie le 5 septembre. L'Amiral de Grasse avait reçu l'ordre de mener une campagne dans les Caraïbes également et avait été informé de revenir aux Antilles le 15 octobre au plus tard. Il restait donc à Washington peu de temps pour refermer le piège sur Cornwallis. Le 9 septembre, il précéda ses troupes à Baltimore et, après une journée entière à cheval, dirigea sa monture vers sa propriété de Mount Vernon, après une absence de plus de six ans. Washington reçut Rochambeau et son état-major à Mount Vernon le 11 septembre, ignorant que l'issue de la campagne de Yorktown venait de se dénouer au large des côtes de Virginie.

La bataille décisive pour le contrôle des eaux s'engagea le 31 août lorsque l'Amiral britannique Graves appareilla de New York après avoir été informé que l'Amiral français Barras avait quitté Newport. Fort de huit vaisseaux de guerre, Barras convoyait vers la baie de Chesapeake des canons et des vivres indispensables au siège. Graves quitta New York avec 19 vaisseaux dans l'intention d'anéantir l'escadre de huit vaisseaux commandée par Barras. Graves ignorait que De Grasse et sa flotte de 29 navires avaient atteint la baie de Chesapeake la veille.

De Grasse était occupé par le débarquement de l'armée qu'il avait fait venir des Antilles sous le commandement du Marquis de Saint-Simon lorsque Graves pénétra dans la baie de Chesapeake le 5 septembre. De Grasse attendait Barras plutôt que la flotte britannique et se trouva acculé avec près de 1.900 officiers et marins à terre. Fort heureusement pour les Français, l'Amiral Graves fut atterré par la taille de la flotte française s'offrant à sa vue et ne sut tirer parti de son avantage. Au lieu d'attaquer sur le champ avec un vent arrière, Graves se tint à distance et permit à De Grasse de rassembler ses troupes et d'engager le combat au large. Les deux flottes s'affrontèrent donc en ligne dans le style classique du dix-huitième siècle. Si De Grasse avait l'avantage de posséder cinq vaisseaux de plus, la flotte britannique était à fond de cuivre et était nettement supérieure quant à la vitesse. Graves engagea

for several days without reengaging; on September 9, de Grasse returned to Chesapeake Bay and Graves returned to New York. Meanwhile, Barras arrived unharmed with the siege equipment and stores. In fending off the British fleet and maintaining control of Chesapeake Bay, de Grasse made possible the victory of Yorktown.

Washington and Rochambeau reached Williamsburg on September 14 and effected a juncture with the newly arrived army of Saint-Simon and the small, gallant army of the dashing, young Marquis de Lafayette, which for weeks had been snapping at the flanks of Cornwallis' larger force. Lafayette and Washington embraced like father and son, but the reunion was colored by concern over the outcome of the battle at sea. At midnight a messenger dashed into camp with the news that de Grasse was victorious and the British fleet had retreated to New York. The moment Washington had fought and suffered for throughout the course of the war was at hand. Cornwallis was in a box. It remained only to move forward and close the trap to rid the southern states of the British menace and, in the process, to persuade the world that the Declaration of Independence issued in Philadelphia in 1776 was to be taken seriously.

On September 28, the allied armies left Williamsburg to begin the siege of Yorktown. Washington commanded a combined army of some 16,000 troops, outnumbering Cornwallis' forces by more than two to one. The defensive position held by the British was not particularly strong, and Washington had the siege equipment and siege engineers necessary to reduce it. As long as the French fleet rode at anchor in Chesapeake Bay and Clinton made no additional effort to alter the situation, the outcome was virtually assured. It was inconceivable, however, that the British commander in chief would not renew his efforts to relieve his distressed colleague, and de Grasse could only agree to extend his stay in Virginia waters until the end of October.

Time was of the essence, and Washington and Rochambeau hurried forward their operations. Siege equipment and artillery were

cependant sa flotte dans la bataille sous un mauvais angle, et la flotte française tira parti de son erreur de manière à se trouver *ex aequo* dans la bataille qui se déroula au large des côtes virginiennes le 5 septembre. Les deux flottes passèrent plusieurs jours à rétablir leur position sans ouvrir le feu; le 9 septembre, De Grasse revint vers la baie de Chesapeake et Graves regagna New York. Entre-temps, Barras arriva sans encombres avec le matériel et les vivres pour le siège. En repoussant la flotte britannique et en gardant le contrôle de la baie de Chesapeake, De Grasse rendit possible la victoire de Yorktown.

Washington et Rochambeau atteignirent Williamsburg le 14 septembre et firent la jonction avec l'armée fraîchement débarquée de Saint-Simon et la petite et vaillante armée du jeune et brillant Marquis de Lafayette, qui pendant des semaines avait talonné le flanc des forces supérieures de Cornwallis. Lafayette et Washington s'étreignirent comme père et fils, mais la rencontre fut assombrie par l'incertitude de l'issue de la bataille navale. A minuit, un messager se précipita dans le camp portant la nouvelle que De Grasse était victorieux et que la flotte britannique avait battu en retraite vers New York. L'heure pour laquelle Washington s'était battu et avait souffert pendant toute la guerre avait enfin sonné. Cornwallis était encerclé: il ne restait qu'à avancer et refermer la trappe pour débarrasser les Etats du sud de la menace britannique et, sur cette lancée, persuader le monde que la Déclaration d'indépendance prononcée à Philadelphie en 1776 devait être prise au sérieux.

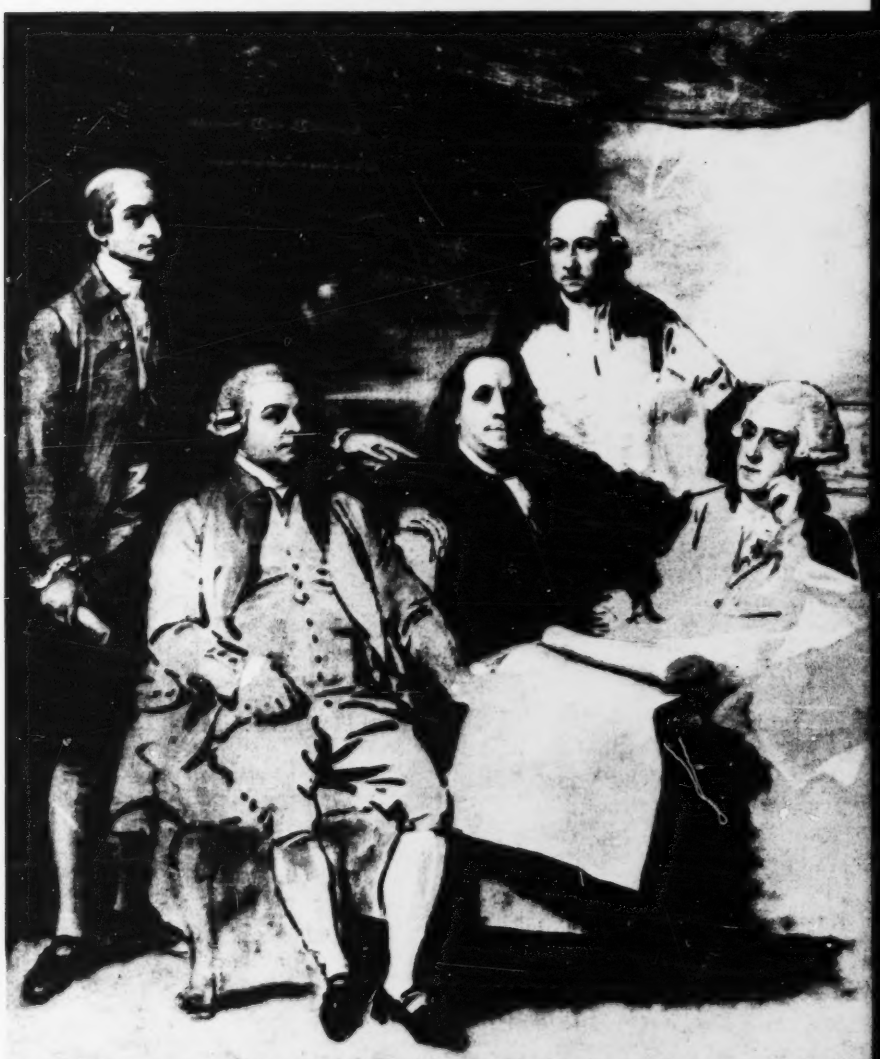
Le 28 septembre, les armées alliées quittèrent Williamsburg pour commencer le siège de Yorktown. Washington commandait une armée totalisant quelque 16.000 hommes, soit plus du double des forces de Cornwallis. La position de défense prise par les Britanniques n'était pas particulièrement puissante, et Washington possédait le matériel et les techniciens de siège lui permettant d'éroder cette position. Tant que la flotte française était ancrée dans la baie de Chesapeake et que Clinton n'entreprenait aucun effort supplémentaire pour modifier la situation. l'issue était pratiquement certaine. Il était cependant inconcevable que le commandant en chef britannique ne renouvelât pas sa tentative de venir à l'aide de son collègue en détresse, et De Grasse pouvait seulement accepter de prolonger son séjour dans les eaux virginiennes jusqu'à la fin d'octobre.

brought up and put in place, camps were constructed, and the investment of Yorktown completed. On the night of October 6 the first parallel was opened, and by October 9 artillery began to pound the British defenses. Within 2 days, the engineers had completed one trench and begun work on a second. Rochambeau inspected operations on the night of October 12 and reported to de Grasse on the following day that the allied forces were "within pistol range of the fort itself." On the 14th, American and French forces, led by Alexander Hamilton and Lafayette, stormed and captured two British redoubts in a bayonet charge which virtually guaranteed the success of the siege. Cornwallis attempted to escape the trap on the night of October 16 by evacuating his troops to Gloucester, but a storm blew up and prevented the effort. By the 17th, Cornwallis was down to his last barrel of powder, half his men were ill with dysentery, and his works were being pounded flat. There was no help for it. With a last despairing glance in the direction of the aid that never came, Cornwallis sent out a white flag and asked for a truce. Conditions of surrender were discussed on October 18, and the instrument of capitulation was signed the following day.

Cornwallis' army marched to the surrender ground on the afternoon of October 19 through the parallel ranks of the victorious American and French armies. The British colors were cased, and the band played "The World Turned Upside Down." Indeed, the world did seem upside down to the British army. Cornwallis could not face the humiliation of surrendering to a rebel force and sent his deputy, General Charles O'Hara, in his place. O'Hara attempted to lessen the blow by surrendering to Rochambeau, but the French general shook his head and indicated that Washington was commander in chief. Washington, in turn, observed military protocol by directing O'Hara to receive his orders from his deputy, General Benjamin Lincoln.

In all, the British surrendered 7,241 men at Yorktown, a very small army by 20th century standards but an enormous victory within the context of the war for American independence. Characteristically, Washington limited his victory dispatch to

Le temps était précieux, aussi Rochambeau et Washington hâtèrent-ils le mouvement des opérations. Le matériel et l'artillerie du siège furent acheminés et montés, les campements dressés et l'encerclement de Yorktown achevé. La première tranchée fut ouverte dans la nuit du 6 octobre, et le 9 octobre l'artillerie ouvrit le feu sur les défenses britanniques. En deux jours, le génie avait achevé une tranchée et en commençait une seconde. Rochambeau inspecta les opérations la nuit du 12 octobre et rapporta à De Grasse le jour suivant que les forces alliées se trouvaient "à portée de tir du fort". Le 14, les forces françaises et américaines, com-



the Continental Congress to a simple recital of what had occurred: "Sir, I have the Honor to inform Congress, that a Reduction of the British Army under the Command of Lord Cornwallis, is most happily effected. The unremitting Ardor which actuated every Officer and Soldier in the combined Army on this Occasion, has principally led to this Important Event, at an earlier period than my most sanguine Hopes had induced me to expect." With the indispensable help of his French allies, Washington had struck the blow necessary for freedom. It remained for the American commissioners in Europe to press home the consequences of that blow.

The American peace commissioners who signed the preliminary articles of peace (1782). The painting is unfinished because the British Commissioner, Richard Oswald, and the British Secretary, Caleb Whitefoord, did not appear at the artist's studio in London. The American commissioners are (from left) John Jay, John Adams, Benjamin Franklin, Henry Laurens, and W. T. Franklin, grandson of Dr. Franklin and secretary to the American delegation. This is a copy of the painting by Benjamin West and hangs in the diplomatic reception rooms of the Department of State. The original is found in the Henry Francis duPont Museum, Winterthur, Delaware.

Les délégués américains signant les articles préliminaires de paix (1782). Ce tableau, resté inachevé du fait que le délégué britannique, Richard Oswald, et le Secrétaire britannique, Caleb Whitefoord, ne se rendirent pas au studio de l'artiste à Londres, représente de gauche à droite: John Jay, John Adams, Benjamin Franklin, Henry Laurens et W. T. Franklin, petit-fils de M. Franklin et secrétaire de la délégation américaine. Une reproduction de ce tableau par Benjamin West se trouve dans un salon de réceptions diplomatiques du Département d'Etat. L'original est exposé au Musée Henry Francis duPont à Winterthur (Delaware).

mandées par Alexander Hamilton et Lafayette, prirent d'assaut et capturèrent deux redoutes britanniques en une charge à la bayonnette qui assura virtuellement la victoire du siège. Cornwallis tenta d'échapper au piège dans la nuit du 16 octobre en évacuant ses troupes vers Gloucester, mais un orage éclata et enraya sa tentative. Le 17, Cornwallis entamait son dernier baril de poudre, la moitié de ses hommes étaient atteints de dysenterie et ses ouvrages étaient anéantis. Il n'y avait aucune issue. Avec un dernier regard désespéré en direction des renforts qui n'arrivèrent jamais, Cornwallis envoya un drapeau blanc et demanda une trêve. Les termes de la reddition furent examinés le 18 octobre, et le document de capitulation fut signé le jour suivant.

L'armée de Cornwallis avança sur les lieux de la reddition dans l'après-midi du 19 octobre entre les lignes des armées victorieuses américaine et française. On abaissa les couleurs britanniques, et l'orchestre entonna "Le monde a été renversé". En vérité, il semblait bien que le monde était à l'envers pour l'armée britannique. Cornwallis ne put supporter l'humiliation de se rendre à des forces rebelles et envoya son adjoint le général Charles O'Hara à sa place. O'Hara tenta d'atténuer le coup en se rendant à Rochambeau, mais le général français secoua la tête et fit signe que Washington était le commandant en chef. Washington observa à son tour le protocole militaire en intimant à O'Hara de recevoir ses ordres de son assistant, le général Benjamin Lincoln.

Au total, les Britanniques rendirent 7.241 hommes à Yorktown, une armée de faible importance selon les normes du vingtième siècle mais qui représentait une victoire remarquable dans le contexte de la guerre d'indépendance américaine. Avec sa manière de faire habituelle, Washington limita la dépêche de sa victoire au Congrès continental à un simple récit des événements: "Monsieur, j'ai l'honneur d'informer le Congrès qu'un anéantissement de l'Armée britannique sous le commandement de Lord Cornwallis vient d'être accompli à notre avantage. L'ardeur qui a soutenu sans défaillir chaque officier et chaque soldat de l'armée rassemblée pour cette occasion a principalement mené à cet événement de taille, plus rapidement que mes espoirs les plus optimistes ne m'avaient laissé escompter". Grâce à l'aide indispensable de ses alliés français, Washington avait fait tomber le dernier bastion sur la voie de la liberté. Il restait aux délégués américains en Europe à faire comprendre les conséquences de ce coup de maître.

The Consequences of Yorktown

News of the victory at Yorktown lit the bonfires of celebration up and down the Atlantic coast and breathed new life and optimism into the revolution. In the American camp at Yorktown a colonel wrote on the night of the surrender: "I noticed that the officers and soldiers could scarcely talk for laughing and they could scarcely walk for jumping and dancing and singing as they went about." Washington gave the honor of conveying the victory dispatch to Congress to his trusted aide, Tench Tilghman. Although Tilghman reached Philadelphia with the dispatch on October 24, Congress had received first word of the victory from a messenger who pounded into the capital at 2 a.m. on October 22. The old German watchman who conducted the messenger to the President of Congress alerted the sleeping city to the happy news: "Basht dree o' glock, und Cornal-lis isth da-ken!" Congress delighted in the dispatch which Tilghman brought, but the national treasury was so empty that each member of Congress had to contribute a dollar in hard money to meet Tilghman's expenses in order to prevent the messenger of victory from being imprisoned for debt. Nothing better pointed up the importance of improving upon the victory by the diplomatic efforts being made in Europe.

It was not until the end of November that news of Yorktown reached Europe. In France, Vergennes received first word of the victory, and he called in Franklin for a victory toast. The victory was an important vindication of the efforts of both men in the struggle with Britain. The French Prime Minister, the Comte de Maurepas, who was on his deathbed, was

★

Retombées de Yorktown

★

La nouvelle de la victoire de Yorktown fit allumer des feux de joie en guise de célébration le long de la côte atlantique, et apporta un souffle de vie et d'optimisme à la révolution. Dans le camp américain à Yorktown, un colonel écrivit la nuit de la capitulation: "J'ai remarqué que les officiers et les soldats pouvaient à peine parler sans éclater de rire ni marcher sans sauter, danser et chanter". Washington confia l'honneur de transmettre le message de la victoire au Congrès à son fidèle aide de camp Tench Tilghman. Bien que Tilghman parvînt à Philadelphie chargé de son message le 24 octobre, le Congrès avait été averti de la victoire par un messager qui était entré dans la capitale le 22 octobre à deux heures du matin. Le vieux gardien allemand qui mena le messager au président du Congrès annonça l'heureuse nouvelle à la ville endormie: "Il est trois heures, et Cornwallis est pris!" Le Congrès fut enchanté du message transmis par Tilghman mais le trésor national était si démuni que chaque membre du Congrès dut faire don d'un dollar afin de couvrir les dépenses de Tilghman et éviter au héraut de la victoire d'être emprisonné pour dette. Rien ne souligna davantage l'importance de consolider la victoire par les efforts diplomatiques déployés en Europe.

Ce n'est qu'à la fin novembre que la nouvelle de Yorktown atteignit l'Europe. En France, Vergennes fut le premier averti de la victoire, et il convia Franklin à célébrer l'événement. La victoire marquait le couronnement des efforts des deux hommes dans la lutte contre la Grande-Bretagne. On rapporte que le premier ministre français, le comte de Maurepas,

said to have responded to the news with a smile, saying, "Now I die content." In London, Colonial Secretary Lord George Germain received the bad news on November 25. The following morning he informed Lord North, who mourned, "Oh God. It is all over. It is all over."

American diplomats struggling to earn support for the revolution rejoiced over the news from Yorktown. On November 26, Franklin exulted in a letter to Adams in Holland: "With unfeigned joy I congratulate your excellency on the glorious news of the surrender of Cornwallis to the arms of the allies." Recalling the similar triumph at Saratoga, Franklin added: "The infant Hercules in his cradle has now strangled his second serpent, and gives hope that his future history will be answerable."

On November 29, the Continental Congress sent a letter to Louis XVI through Franklin expressing its joy over the victory and American gratitude for French aid. The letter read, in part:

We wish to convey to your Majesty our sense of the victory obtained by the Count de Grasse over the enemy's fleet on our coast, and the subsequent reduction of the British armament in Virginia; and we repeat our grateful acknowledgments for the various aids so seasonably extended to us.

Congress also paid grateful tribute to the accomplishments of Rochambeau, Lafayette, and the French troops serving in America.

In Amsterdam, Adams, who was not given to easy optimism, wrote to Jay in Madrid on November 28: "The capture of Cornwallis and his army is the most masterly measure, both in the conception and execution, which has been taken in this war." He noted that the climate of opinion in which he operated in Amsterdam had improved measurably since news of the victory: "Our late triumphs have had an effect here. I have received several visits of congratulation in consequence

affirma en souriant alors qu'il était sur son lit de mort: "A présent, je peux mourir en paix". A Londres, le secrétaire aux affaires coloniales, Lord George Germain, reçut la mauvaise nouvelle le 25 novembre. Il informa le lendemain matin Lord North, qui murmura: "Dieu, c'est la fin, c'est la fin".

Les diplomates américains qui se débattaient afin de gagner le soutien pour la cause de la révolution se réjouirent de la dépêche en provenance de Yorktown. Le 26 novembre, Franklin envoya une lettre exultante à Adams: "C'est avec une joie sincère que je félicite Votre Excellence de l'heureuse nouvelle de la capitulation de Cornwallis en présence des alliés". Se souvenant de l'égal triomphe remporté à Saratoga, Franklin ajouta: "Hercule nouveau-né dans son berceau vient d'étouffer son second serpent, et laisse espérer que son avenir ne décevra pas".

Le 29 novembre, le Congrès continental envoya une lettre à Louis XVI par le truchement de Franklin pour exprimer sa joie devant la victoire et la gratitude américaine à l'égard de l'aide française. La lettre disait entre autres:

Nous désirons faire part à Votre Majesté de notre sentiment vis-à-vis de la victoire remportée par le comte de Grasse sur la flotte ennemie le long de nos côtes et de l'anéantissement de l'armée britannique en Virginie; et nous réitérons nos sincères remerciements pour les divers appuis qui nous ont été si opportunément accordés.

Le Congrès manifesta également sa reconnaissance pour les exploits de Rochambeau, Lafayette et des troupes françaises servant en Amérique.

A Amsterdam, Adams, réputé pour sa sobriété, écrivait à Jay à Madrid le 28 novembre: "La capture de Cornwallis et de son armée est la mesure la plus magistrale, tant au niveau de la conception que de l'exécution, qui ait été prise dans cette guerre". Il précisa que l'opinion à Amsterdam s'était sensiblement améliorée depuis l'annonce de la victoire: "Nos récents triomphes ne sont pas restés sans effets ici.

of them from persons of consequence from whom I did not expect them." On December 4, Adams reported to Congress that there no longer was any talk of a congress at Vienna to effect a mediated settlement of the war. "The late news of General Washington's triumph in Virginia and of the friendly and effectual aid of the Counts de Rochambeau and de Grasse have made a great impression here and all over Europe." Adams now found himself cooperating much more closely with the French ambassador in Holland than he had been before Yorktown. The Duc de la Vauguyon advised Adams that, in his dealings with the Dutch Government, he could "assume a higher tone, which the late 'Cornwallization' will well warrant."

In Madrid, Jay, despite continuing frustrations, found comfort in news of a campaign which had ended "gloriously." Jay's secretary in Spain, William Carmichael, reported on December 20, 1781 to Secretary of Foreign Affairs Robert Livingston that news of the Yorktown victory "was received apparently with great pleasure by the King and Prince of Asturias, as I was informed the same day by several of their officers in waiting." He added that "the public at large was highly satisfied, and has spoken more favorably since of our allies than it has done from the commencement of the war."

News of Yorktown also impressed the court of Catherine II. On March 5, 1782, Dana reported from St. Petersburg that the victory "seemed to have settled everyone's mind upon the real state of desperation of the British affairs within the United States." He noted, however, that Catherine remained bent upon her mediation efforts and that prospects for recognition were remote.

The victory at Yorktown made a great impression upon Europe and buoyed the efforts of American diplomats, but progress toward peace hinged upon the battle's impact upon Great Britain. In Britain, the war in America, with its attendant costs in blood and treasure, had become increasingly unpopular as the conflict dragged on, and outspoken voices in and out of Parliament, led by Charles James Fox,

J'ai reçu plusieurs visites de félicitations de la part de personnages importants dont je n'espérais ces manifestations." Le 4 décembre, Adams signala au Congrès qu'on ne parlait plus de congrès à Vienne qui permît de régler la guerre à l'amiable. "La récente nouvelle du triomphe du général Washington en Virginie et de l'appui amical et efficace des comtes de Rochambeau et de Grasse a fait une forte impression ici et dans toute l'Europe." Adams ne tarda pas à coopérer avec l'ambassadeur français en Hollande bien plus étroitement qu'avant Yorktown. Le Duc de la Vauguyon indiqua à Adams que, dans ses rapports avec le gouvernement hollandais, il pouvait "adopter une position plus ferme, que justifiait la récente 'Cornwallisation.'"

A Madrid, en dépit de constantes contrariétés, Jay trouva un certain réconfort dans la nouvelle d'une campagne qui s'était achevée "glorieusement." Le secrétaire de Jay en Espagne, William Carmichael, écrivit le 20 décembre 1781 au secrétaire aux affaires étrangères Robert Livingston que l'annonce de la victoire de Yorktown "fit apparemment grand plaisir au roi et au prince des Asturies, comme j'en ai été informé le jour même par plusieurs de leurs officiers d'honneur." Il ajouta que "le grand public est hautement satisfait, et parle depuis en termes plus favorables de nos alliés qu'au début de la guerre."

La nouvelle de Yorktown impressionna également la cour de Catherine II. Le 5 mars 1782, Dana fit savoir de Saint-Pétersbourg que la victoire "semblait avoir convaincu chacun de l'état véritablement désespéré des affaires britanniques aux Etats-Unis." Il nota cependant que Catherine s'entêtait dans ses efforts de médiation et que les chances d'être reconnus étaient lointaines.

La victoire de Yorktown fit grande impression en Europe et relança les efforts des diplomates américains, mais la conclusion de la paix dépendait de l'impact de la bataille sur la Grande-

called upon George III to let the American colonies go. Public opinion in Britain in 1781 still held generally to the concept that the empire should be preserved. However, with the expansion of the conflict into a general war with France, Spain, and Holland, criticism of the government and pressure for peace became intense. Lord North had attempted repeatedly to resign as Prime Minister, but King George III held him in place as the instrument of the King's determination to maintain the empire intact.

The effect of the stunning defeat at Yorktown was to release North from bondage and to usher in a government prepared to seek a realistic solution to the American conflict. George III stubbornly delayed the change of ministries until March 1782, despite the clamor in Parliament and in the country, but no military successes occurred to offset the disaster at Yorktown. The King reluctantly let North go. He did not, however, turn over the government to those who were prepared to make peace on the basis of American independence. Rather, he turned first to the brief government of Lord Rockingham, and then to Lord Shelburne to find a solution with which the King could live.

Shelburne, a disciple of the Earl of Chatham, was selected as prime minister primarily because he opposed American independence. Like Chatham, he favored some form of Anglo-American cooperation, within the umbrella of empire, which would concede the essence but not the fact of independence. Such a program presaged the dominion status worked out within the empire during the 19th century, and it might have held some appeal for Americans 10 years earlier. The American commissioners with whom Shelburne dealt in 1782, however, were no longer prepared to consider anything less than independence. And with the resounding victory at Yorktown, Franklin, Adams, and Jay held a strong hand when Shelburne sent his agents to Paris in the spring of 1782 to begin peace soundings.

Benjamin Franklin had fielded several British overtures during the course of the war and was past master at conveying to London through

Bretagne. Or, la guerre d'Amérique y gagnait en impopularité à mesure que le conflit se prolongeait et multipliait les pertes humaines et matérielles; des voix s'élevaient au sein et à l'extérieur du parlement sous la direction de Charles James Fox pour sommer George III d'abandonner les colonies américaines. L'opinion publique anglaise de 1781 soutenait encore généralement l'idée que l'empire devait être sauvé. Cependant, la mutation du conflit en une guerre générale avec la France, l'Espagne et la Hollande fit redoubler de vigueur les critiques du gouvernement et les pressions en faveur de la paix. Lord North avait à maintes reprises tenté de démissionner de son poste de premier ministre, mais le Roi George III le maintenait en place en témoignage de sa détermination à préserver l'empire.

La défaite consternante de Yorktown eut pour effet de libérer North de son joug et d'introduire un gouvernement prêt à trouver une solution réaliste au conflit américain. George III repoussa avec entêtement le changement de fonctions jusqu'à mars 1782, malgré les clameurs s'élevant au Parlement et à travers le pays, mais aucune victoire ne survint qui pût éclipser le désastre de Yorktown. Le roi abandonna North à contrecoeur. Cependant, il ne transféra pas les pouvoirs à ceux qui étaient prêts à signer la paix sur la base de l'indépendance américaine. Il préféra se tourner vers le bref gouvernement de Lord Rockingham, puis vers Lord Shelburne pour dégager une solution acceptable par le roi.

Shelburne, disciple du comte de Chatham, fut choisi pour servir les fonctions de premier ministre en raison de son opposition à l'indépendance américaine. A l'instar de Chatham, il était en faveur d'une certaine forme de coopération anglo-américaine au sein de l'empire, qui reconnaîtrait le principe de l'indépendance sans l'accepter dans les faits. Ce programme annonçait le statut de dominion qui allait s'établir dans l'empire au cours du XIXe siècle, et il aurait pu intéresser les Américains dix ans plus tôt. Cependant, les délégués américains avec lesquels Shelburne traitait en 1782 ne voulaient plus entendre parler d'autre chose que d'indépendance. Avec la victoire retentissante de Yorktown, Franklin, Adams et Jay avaient beau

British agents the impression he considered most useful to the American cause. The agent dispatched by Shelburne to Franklin's hotel at Passy in April 1782 was a Scottish merchant named Richard Oswald. Oswald tried to interest Franklin in a separate peace on Shelburne's terms, warning Franklin that Britain was prepared to continue the war rather than accept a humiliating peace. Franklin made it clear that the United States would not contemplate peace except in conjunction with France. To underline that fact, Franklin took Oswald to see Vergennes, who also dismissed the possibility of a separate peace. Franklin did not reject the prospect of negotiations, however, and when Oswald left Paris he took with him a written proposal from Franklin suggesting the cession of Canada to the United States as a logical basis for peace.

Negotiations thus begun continued for 7 months until the preliminary articles of peace were signed on November 30, 1782. Among the most difficult issues to resolve were fishing rights off the Newfoundland banks, prewar debts owed to British creditors, and the question of restitution for property lost during the war by American loyalists. On the core issue of independence, the American commissioners were unyielding, and nothing occurred on the battlefield to reverse the decision at Yorktown and weaken their position. Franklin was joined in the negotiations by the visibly unbending Adams and Jay. Franklin, who conveyed the impression of pragmatic accommodation, stood solidly behind his colleagues on the issue of independence. Gradually, they wore down the Shelburne government and, although Britain would not cede Canada, they won most of the concessions considered vital by the new nation.

The results of the negotiations, as outlined in the preliminary articles signed at Paris on November 30, astonished veteran European observers. Negotiating on behalf of a nearly bankrupt, fledgling nation, Franklin, Adams, and Jay secured British agreement to a treaty confirming the dismemberment of a major portion of the empire of the strongest power in Europe. The treaty was built upon 6 years of effort on the battlefield, and upon the long, frustrating ef-

jeu lorsque Shelburne envoya ses émissaires à Paris au printemps de 1782 pour y faire des ouvertures de paix.

Benjamin Franklin avait arrêté plusieurs ouvertures britanniques au cours de la guerre et était passé maître dans l'art de transmettre à Londres, par l'intermédiaire d'agents britanniques, l'impression qui à ses yeux servait le mieux la cause américaine. L'émissaire envoyé par Shelburne à l'hôtel de Franklin à Passy, en avril 1782, était un marchand écossais du nom de Richard Oswald. Oswald s'efforça d'intéresser Franklin à l'idée d'une paix séparée selon les termes de Shelburne, avertissant Franklin que l'Angleterre préférait poursuivre la guerre plutôt que d'accepter une paix humiliante. Franklin laissa clairement entendre que les Etats-Unis n'envisageraient la paix que de concert avec la France. Pour ne laisser subsister aucun doute, Franklin arrangea une rencontre entre Oswald et Vergennes, qui rejeta également la possibilité d'une paix séparée. Franklin ne rejeta cependant pas le principe des négociations, et Oswald quitta Paris muni d'une proposition rédigée par Franklin suggérant la cession du Canada aux Etats-Unis comme base logique de la paix.

Les négociations qui s'entamèrent alors prirent sept mois jusqu'à la signature des articles préliminaires de la paix le 30 novembre 1782. Parmi les problèmes les plus délicats à résoudre se trouvaient les droits de pêche au large des côtes de Terre-Neuve, les dettes contractées avant la guerre auprès de créanciers britanniques et la question de la restitution des biens perdus par les loyalistes américains pendant la guerre. Sur le problème-clé de l'indépendance, les délégués américains furent intransigeants, et il ne se produisit rien sur le champ de bataille qui eût pu faire revenir sur la décision de Yorktown et affaiblir leur position. Adams et Jay, manifestement inflexibles, rejoignirent Franklin dans les négociations. Franklin soutint fermement ses collègues sur la question de l'indépendance, donnant l'impression d'opter pour le compromis pragmatique. Ils vinrent progressivement à bout du gouvernement Shelburne et, malgré le refus de la Grande-Bretagne de céder le Canada, gagnèrent la plupart des concessions considérées comme essentielles par la jeune nation.

forts to secure support abroad. The critical blow pointing the way to peace was struck at Yorktown. True to the alliance which forged peace and independence, the United States did not sign the definitive Treaty of Paris confirming the preliminary articles until France signed a peace treaty with Britain on September 3, 1783.

The broad significance of the battle of Yorktown has perhaps best been captured by Washington's biographer Douglas Southall Freeman:

Prior to 1781, successful revolution had been the dream of patriots and defeated rebellion had been their lot. Only the Swiss and the Dutch, the one with their mountains and the other with their dykes, had refuted the maxim that rebellions were raised to be repressed. It was the American fortune at Yorktown to make the philosophy of revolution dynamic. They faced odds and they endured disaster. They ran at Monmouth ere they stood at Yorktown. If their cause, which had been brought close to extinction at Valley Forge, could triumph in the end, the apostles of no just cause need ever despair. Wheresoever men read history, Yorktown symbolized the inspiriting truth that resolution works revolution.

Freeman wrote to commemorate the sesquicentennial of the battle of Yorktown. Fifty years later, on the 200th anniversary, few would question his assessment. ★

Les résultats des négociations, énoncés dans les clauses préliminaires signées à Paris le 30 novembre, surprirent les observateurs européens avertis. Menant les négociations au nom d'une nation vacillante, au bord de la faillite, Franklin, Adams et Jay s'assurèrent de l'accord de la Grande-Bretagne sur un traité confirmant le démantèlement d'une portion importante de l'empire de la première puissance européenne. Le traité reposait sur six années de combats sur le champ de bataille et sur les longs et frustrants efforts mis en oeuvre pour obtenir l'appui de l'étranger. Yorktown marqua le pas décisif sur la voie de la paix. Fidèles à l'alliance qui avait scellé la paix et l'indépendance, les Etats-Unis ne signèrent le Traité de Paris ratifiant les clauses préliminaires qu'après la signature par la France d'un traité de paix avec la Grande-Bretagne le 3 septembre 1783.

Peut-être le biographe de Washington, Douglas Southall Freeman, a-t-il su le mieux saisir la signification profonde de la bataille de Yorktown:

Avant 1781, la révolution avait été le rêve des patriotes et l'écrasement de la rébellion avait été leur sort. Seuls les Suisses et les Hollandais, les uns riches de leurs montagnes et les autres de leurs digues, avaient contredit le dicton voulant que les rébellions n'existaient que pour être écrasées. La bonne fortune des Américains à Yorktown devait concrétiser le principe de la révolution. Ils affrontèrent le sort et subirent des désastres. Ils fuirent à Monmouth et résistèrent à Yorktown. Si leur cause, près d'être perdue à Valley Forge, put enfin triompher, que ceux qui revendiquent une juste cause ne désespèrent pas. Aux yeux de l'histoire, Yorktown a symbolisé la vérité inspiratrice du principe que la résolution fait aboutir la révolution.

Freeman écrivit ces lignes à l'occasion du cent cinquantième anniversaire de la bataille de Yorktown. Cinquante ans plus tard, lors du bicentenaire, rares sont ceux qui contesteraient son jugement. ★

☆ U.S. GOVERNMENT PRINTING OFFICE : 1981 O - 356-099